

Opération clou rouge à Malévoz

22 mars 2014

Cri et chuchotement, petite musique psychiatrique

Gabriel Bender, sociologue

Malévoz, Arts, Culture & Patrimoine

Un clou rouge a été planté dans les jardins de Malévoz. Il vise à attirer l'attention des patients, des visiteurs, du personnel mais également et surtout des décideurs et planificateurs. Un clou pour dire qu'un jardin est un espace en équilibre fragile, sans cesse menacé, jamais menaçant. Source et ressource, le jardin nous accueille en ses secrets, il offre à nos langueurs monotones ses formes familières, il surprend, il suggère. Il met en résonance le réel de l'extérieur avec notre monde intérieur. Il relie les aléas de notre âme à la fête des sens. Le jardin organise un festival de couleurs et de parfum qui court en un cortège subtil du printemps à l'hiver, le jardin fait vibrer notre corde sensible, le jardin parle à notre jardin intérieur.

Tous les sens sont saisis de ravissement. Le premier qui saute aux yeux, c'est la vue, évidemment, le jardin comme paysage est d'abord et avant tout une construction photographique, on peut zoomer sur la pâquerette ou faire un grand angle sur le décor lointain, le grand paysage offert par les Alpes Vaudoises. De la même sorte et suivant le même chemin, le jardin tout au long de l'année, s'exprime ensuite en parfum et senteurs. Il faut toucher et se laisser toucher par le jardin, se coucher dans le gazon mouillée, se laisser caresser par l'ombre se faire chatouiller par les graminées. Pour bien vivre le jardin, on devrait s'y jeter tout nu.

On peut évidemment goûter les fruits. Vous pouvez manger les petites fleurs, les glands. Enfant, nous cherchions les fruits des mauves que nous appelions les petits fromages, nous allions comme les guêpes puiser le sucre du trèfle, J'ai toujours été surpris de l'amertume des pissenlits qu'on utilisait comme des trompette.

Trompette du jardin, insectes bourdonnant, merles moqueurs, pinson ou pie vert, chant du vent dans les branches, gravier qui crisse sous les pas, atomiseurs ou tondeuses à gazon, le jardin est aussi une formidable machine à produire de la musique.

1. Bienvenue à Malévoz : welcome

Il en est ainsi pour tout espace aménagé ou pas. Chaque construction est une machine sonore particulière, les parquets craquent ou crissent, l'ascenseur ronfle et siffle, la cage d'escalier résonne des rires des enfants, des pas au fond d'un couloir, une clé dans une serrure, un néon qui chuinte, des moquettes et des rideaux qui étouffent les sons et appellent le silence. Une maison n'est pas seulement une machine à habiter mais également un instrument de musique singulier, en interaction étroite avec son environnement. Quelle est donc la musique de Malévoz ? En quoi est-elle originale et que raconte-t-elle ?

L'hôpital psychiatrique de Malévoz a une histoire originale dans un contexte particulier, prosaïquement elle est une musique singulière sur une trame sonore unique. C'est une institution tardive par rapport à l'histoire de la psychiatrie, elle ouvre les portes après 1900. Pour situer cet événement dans le temps et le lieu, 1900 est également la date de l'arrivée du train à Monthey. En 1906, débute la construction de la ligne de montagne, Monthey-Champéry qui ampute le site d'un quart du domaine environ et tracera une frontière difficilement franchissable. Il n'est pas exagéré de soutenir que depuis un siècle, les grincements réguliers des trains à crémaillère qui grimpent ou descendent la pente font partie intégrante de l'environnement sonore du lieu, l'hôpital participe de la conquête de la montagne mais est isolé de la forêt voisine. Cet isolement auditif a été doublé depuis une dizaine d'années par une route à grand trafic, ces deux voies de communication créent une véritable barrière sonore qui ampute le site des sons de la forêt.

Le doigt sur la bouche

Le Valais des années 1900 a la fièvre hôtelière et ferroviaire. Des hôtels se construisent partout, les trains chargés de touristes partent à la conquête des fonds de vallées et des sommets des montagnes. Le développement du chemin de fer, favorise également la révolution industrielle qui a pris dans les alpes la forme d'usines et d'hôtels. Dieu sait, si Monthey est à ce niveau-là exemplaire : petit train / grandes usines sont ici contemporains. On disait d'ailleurs à l'âge des balbutiements du tourisme de masse qu'il était l'industrie des étrangers.

C'est pour lutter contre l'enlaidissement du pays apporté par cette double innovation que Marguerite Burnat-Provins, artiste française domiciliée durant quelques années à Savièse en Valais, crée la Ligue pour la beauté devenue en 1905 la Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque (Schweizerische Vereinigung für Heimatschutz en allemand). Puis patrimoine Suisse. Le projet de faire monter un funiculaire jusqu'à l'épaule du Cervin, puis de pénétrer la montagne par un tunnel pour aboutir à un ascenseur qui aurait propulsé les

touristes au sommet, à 4478 mètres d'altitude, est le projet de trop. Une idée un peu folle qui ne se réalisa pas et contre laquelle s'est battue une artiste française qui a été soignée en hôpital psychiatrique et dont les œuvres se trouvent dispersées dans les musées des beaux arts pour la première partie de sa production et au Musée de l'art brut pour la seconde. Permettez-moi de poursuivre la digression pour vous dire que nous avons exposé ici, un seul jour, une seule pièce de cette artiste : « Autoportrait avec doigt sur la bouche ». Doigt qui retient la parole et laisse envisager mille mots. Tableau qui interroge, sur des notes dominantes de rouge, les nuances non pas du gris mais du silence, tantôt en creux, tantôt en bosse, brûlant lorsqu'il retient une parole qui se cherche, froid, glacial, souvent plus rigide que la mort et plus tranchant que la lame d'un glaive. Un doigt comme un clou, sur fonds rouge. Et nous voici aujourd'hui réunit une nouvelle fois grâce aux intuitions de Marguerite Burnat Provins pour planter un clou qui semble être comme un index qui rend attentif et qui pointe. Un doigt sur la bouche.

Repond fait le pont

Revenons à cette histoire particulière, d'un hôpital tardif, né dans la fièvre des années 1900. Le Fondateur de l'institution, le Docteur Paul Repond, est un médecin en rupture ou en conflit avec l'hôpital psychiatrique de Marsens dans le Canton de Fribourg dont il assumait la direction. Malévoz est la clinique privée voulue par un ex-directeur d'un hôpital publique. Il se veut autre chose. Il ne doit ressembler ni à une caserne, ni à un couvent comme c'est trop souvent le cas, explique le Docteur Repond à l'architecte qu'il mandate. L'institution ne sera pas « *Asile psychiatrique* » mais « *Maison de santé* ». C'est une clinique privée qui doit attirer la clientèle fortunée. Il va faire construire un pavillon de première classe, un pavillon pour hommes et un pavillon pour femmes dans un espace de verdure confié à un architecte paysagiste qui a également signé le parc de la Planta de Sion.

2. Aventure sonore à travers le dédale de la psychiatrie

La clé

L'histoire du site peut se lire à travers l'histoire des sons. J'ai tenté l'expérience avec Jean-Luc Rieder d'Espace 2. Après les grincements de la roue à crémaillère, il a saisi le chant d'un trousseau de clés qu'on agite. Autant le train rappelle la fièvre hôtelière de 1900, autant la clé est le stéréotype de la prison et par analogie de l'hôpital psychiatrique. Pendant des années, on ne savait pas traiter le trouble psychique. Les patients étaient enfermés dans leur folie et cette folie était enfermée ici ; enfermement au carré. Le trousseau de clé est le

symbole du dispositif totalitaire, symbole de puissance et d'impuissance, symbole de souffrance aussi. Celle qui est provoquée par la maladie psychique et celle qui vient de la mise à l'écart.

On a retiré les aliénés de la société en disant qu'ils perturbaient la vie quotidienne de leurs concitoyens mais également pour les protéger d'une société source de souffrance. Le mur de l'asile peut être assimilé au couperet qui sanctionne l'écart à la norme mais, ne l'oublions pas, il peut également être protecteur. L'hôpital psychiatrique a été pour beaucoup, un asile hospitalier, une île où vivre sa singularité. La psychiatrie n'a jamais complètement réglé ce paradoxe du mur qui enferme et qui libère : images et sons contradictoires associés au trousseau, enfermé dedans/enfermés dehors, regard inquisiteur du maton ou regard maternant du soignant, infirmier ou ange gardien. Le trousseau ouvre aussi, il donne la clé du temple tandis que la psychiatrie grâce aux apports psychanalytiques se met à chercher la clé des songes.

Heureusement qu'est venue la grande remise en question de l'hôpital psychiatrique dans les années 70, compagnon d'armes des militants pacifistes, tiers-mondistes, féministes, pour les droits à l'autodétermination des peuples, des femmes, des sexualités, de la folie... Le mouvement antipsychiatrique a démontré la violence du dispositif psychiatrique et l'horreur de l'enfermement, elle suggère d'interpréter la folie comme une déviance créative susceptible d'être lue dans sa dimension sociologique ou spirituelle. S'inscrivant dans ce sillon, l'hôpital de Malévoz va renoncer peu à peu à l'enfermement, puis y renoncer complètement dans les années 80. C'est encore le seul hôpital public qui fonctionne sans moyens de contention, ni camisole de force, ni lien, ni clé aux portes. Ici on n'attache pas les patients, on s'attache à eux, le seul lien possible est la relation, une relation de confiance qui ne peut s'instaurer par la contrainte. Malévoz s'inscrit dans ce grand mouvement de déshospitalisation, les résidents sont encouragés à quitter les lieux pour aller vivre proche de leur communauté. Dans les années 1960, il y avait 460 patients, 20 ans plus tard, ce nombre a été divisé par la moitié et 20 ans plus tard, encore une fois par la moitié. Aujourd'hui, il y a de la place pour 120 personnes. Ces changements de prise en charge libèrent de l'espace. De nombreux bâtiments ont été désaffectés. Ils ont été libérés par la psychiatrie mais n'ont pas trouvé de nouvelles affectations. L'hôpital de Malévoz a jeté les clés et les outils de la contention qui ont fait les riches heures du cinéma : plus de ceinture, de camisole, de chambres capitonnées. Les patients sont libre d'aller et de venir comme bon leur semble et c'est pour cette raison que la plupart des locaux sont fermés à clé. Pour éviter que les personnes qui s'y promènent en toute liberté ne se perdent dans le labyrinthe des bâtiments abandonnés. Ceci est extraordinaire : hôpital ouvert,

sans clé ni contrainte, mais à tout moment, je dois ouvrir des portes qui mènent à des espaces à l'abandon.

La cloche de la chapelle

J'ai également conduit Jean-Marc Rieder à la morgue. Il a saisi le son des pas qui raisonnent sur un carrelage glacé. Témoin d'un autrefois perdu. Lorsque les gens résidaient à l'hôpital. Ils y entraient pour vivre et pour y mourir. Il fallait une morgue. Evidemment. Les corps des patients y étaient exposés avant d'être enterrés. La pièce contigüe à la morgue vibre particulièrement : c'est une salle d'autopsie. Parce qu'au début de la psychiatrie, on rêvait de pouvoir retrouver dans le cerveau la forme physique de la folie, la preuve sachant que certaines sources de la folie ont des origines biologiques comme la syphilis ou certaines tumeurs. Aujourd'hui encore, des examens médicaux approfondis sont nécessaires pour éliminer les causes physiques d'un tableau clinique et pour les traiter. Bref, on a procédé à des autopsies durant de nombreuses années. Cet espace est désaffecté, lui aussi, en attendant une éventuelle réaffectation. Ma collègue propose de créer, dans cet entresol sous la chapelle, un espace psychanalytique sauvage, un quant à soi, qu'on appellerait « auto psy ».

Au dessus de la morgue, la chapelle érigée en 1928. Il y avait ici, une communauté religieuse, comme dans tous les hôpitaux. Des sœurs résidaient là et soignaient les patients sans compter. En 1948, le peintre Albert Chavaz orne le chœur d'une fresque de jeunesse représentant Sainte Dymphna. De toutes choses entendues, le son de la cloche est sans doute le seul qui subsiste comme il devait être. Les aspirateurs, les moteurs des voitures, les sonneries de téléphone et les bips produits aujourd'hui n'ont plus grand-chose à faire avec ceux d'autrefois. Toute cette présence de la machinerie électrique signale de manière sonore la société technologique et le contrôle comptable, le bip et l'imprimante. Impassible à ces changements, la cloche de la chapelle a gardé son son et sa fonction : appeler les patients et les gens de l'environ à se recueillir ou à venir à la messe. Quelque chose pourtant change sous les aspects de l'immuable. Autrefois le Valais déversait son trop plein démographique et la production de son séminaire sur les terres défrichées et colonisées par les Français et les Belges. Aujourd'hui, les paroissiens se font rares et les vocations peu nombreuses. Un prêtre d'origine africaine évangélise notre vieille terre catholique, c'est lui qui dit la parole et chante la messe : autre temps, autre voix. Les flux de la pastorale chrétienne se sont inversés.

La rumeur de la ville

Malévoz est un plateau surélevé, en contrebas : la rumeur de la ville. On ne perd jamais le contact visuel et sonore avec la cité. La personne hospitalisée peut ainsi se sentir reliée, être en contact. C'est une chance. Beaucoup d'espaces psychiatriques sont clos, beaucoup sont fermés, coupés ou éloignés de la vie extérieure. Pas Malévoz, le parc est un jardin public. C'est d'ailleurs, le plus grand parc public du canton et un raccourci. De nombreux habitants, les jeunes sur le chemin de l'école traversent le parc. Quelle métaphore magnifique : pour gagner du temps, il faut aller tout droit et se perdre dans les sentiers de la psychiatrie. Il n'y a pas de frontière précise, sauf celle que la pente impose, murs de soutènement et voie du chemin de fer. Sans cela, on ne sait pas vraiment où commence et où finit le parc parce qu'on ne sait pas où commence la normalité et la folie. Juste en bas, il y a un bistrot qui ne fait pas partie de l'hôpital. Quoique. La cité participe ainsi à la trame sonore du lieu, sur laquelle vient s'inscrire les petites notes produites par le parc, chant des oiseaux, souffle dans les arbres, châtaignes qui chutent à l'automne et les sons de l'activité des innombrables machines à explosion ou électriques, les hommes, les cris et le chuchotement.

La cafète

Après la rumeur de la ville nous avons enregistré les bruits de la cafétéria. Ceux-ci sont la réponse donnée par l'hôpital psychiatrique de Malévoz à la question soulevée par le mouvement antipsychiatrique. Certains penseurs italiens avaient poussé très loin la révolte : « l'hôpital psychiatrique rend fou, l'hôpital psychiatrique est une institution délirante. L'hôpital est iatrogène par essence, pas par accident. » Ils ont rejeté l'hôpital, fermé les hospices et jeté le bébé avec l'eau de son bain. Des personnes ont été laissées sans soin dans la rue ou rendues à leur famille sans consignes ni projets. La direction de cet hôpital a été très sensible aux critiques de l'antipsychiatrique mais également à l'intérêt supérieur des patients. Elle a accepté de rejeter une certaine forme d'hôpital, notamment les dérives de la toute puissance du médecin pour tenter une approche qui soit plus démocratique. Il faut accepter que les patients cherchent le soutien de la médecine, sans renoncer à leur libre arbitre. Patients et soignants sont tout deux des personnes responsables qui peuvent décider ensemble des traitements, en toute transparence. Il fut ainsi, il y avait un temps pour cela, des heures comme ça, tous les matins, de grandes discussions... Certains patients en connaissent autant sur la psyché, la souffrance et l'effet du médicament que des médecins qui n'en ont pas fait l'expérience et qui, de plus, débutent. Soignant et soignés sont des alliés. S'ils ne forment pas une vraie

communauté de destin, ils peuvent tout de même créer une alliance thérapeutique, d'où le rapport de force serait banni. Pour ce faire le médecin doit descendre de son piédestal et proclamer que l'hôpital ne guérit pas, la psychiatrie soigne et accompagne, ce qui est déjà beaucoup. Pour manifester cette révolution les médecins et le personnel soignant de l'hôpital de Malévoz jettent les blouses. Ce signal s'accompagne d'un geste architectural : on construit une cafétéria communautaire. En 1968 ! Une cafétéria publique, ouverte sur la ville. Un espace partagé par les membres du personnel, soignant, médical, ceux qui entretiennent les bâtiments (le service technique, le service hôtelier) ouverte aux patients, à leur famille, aux proches, ouvert aux voisins et aux curieux. Ce fut une petite révolution qui dure et dont nous avons saisi le chant à l'heure du repas, avec Jean-Luc Rieder.

L'atelier

Certains bâtiments se retrouvent à double, absolument identiques, ce qui complique la vie des personnes qui ont de la difficulté à s'orienter dans l'espace, à retrouver leur place. Et pour ajouter un peu de déraison, la plupart des pavillons ont des orthographes fantaisistes qui désorientent, par exemple le *Muguex* et le *Rocheys*. Cet hôpital rend fou, il entretient les confusions sémiotiques. Les soignants ont laissé les blouses blanches et vous en voyez partout. Là aussi, les signes se confondent, les personnes en uniforme sont membres de l'équipe hôtelière. Ceux et celles qui prennent soin de l'hôpital portent la tunique des soignants.

L'atelier du Raccot est symptomatique de l'évolution sur un siècle de la psychiatrie. Dans les années 1900, il fallait occuper les patients pour éviter qu'ils ne tombent dans la mélancolie. On leur confiait des tâches en lien avec l'économie agricole, ils travaillaient aux champs, au jardin, ils fabriquaient des paniers pour la cueillette des fraises, des asperges. Ils entretenaient les bâtiments, les jardins, ils ont construits les passages, les escaliers, les murets. Les responsables cherchaient des occupations pour tuer le long hiver. En 1963, on a construit un atelier appelé Raccot, du nom du ruisseau qui traverse le site en sous-terrain. Les patients y passèrent des journées sans fin à séparer l'ergot du seigle ou du blé pour l'industrie pharmaceutique. (Pour fabriquer du LSD ? Se serait plus que cocasse). Lorsqu'il n'y avait plus assez de travail - un infirmier me l'a confessé- il mélangeait le champignon parasite et les bons grains qui avaient été patiemment séparés durant la journée. Dans *Asile*, Ervin Goffman explique que les institutions totalitaires dénaturent le travail en le détachant de sa fonction, du revenu et des rapports marchands, cela a permis les enluminures et la dentelle mais également des rapport d'esclavage, les casseurs de cailloux

devenu synonymes du bain. Dans une autre version, le travail sert d'occupation, alors le soir – autre exemple véridique – on détricote les chaussettes réalisées dans la journée, on rembobine le fil, enroule les pelotes de laine, on mélange le bon grain et l'ivraie, comme si on pouvait sans risque remonter le temps.

Peu à peu en ville de Monthey, l'industrie chimique remplace l'agriculture. Pendant des années, dans la halle du Raccot est conditionné *l'Araldite*, une colle à deux composants fabriquée à Monthey par les usines Ciba. Durant plus de trente ans, des patients psychiatriques ont mis en boîte la chose : le tube rouge, le tube bleu, la petite spatule et la plaque de plastique pour le mélange, le prospectus avec les mises en garde, en chinois pour le marché chinois, en espagnol, pour le marché espagnol... Imaginez ce travail répétitif, silencieux. Et puis, dans une seconde période, le Raccot est transformé en un atelier de production, avec de la construction métallique ou la production de meubles. Soudainement, vous entendez hurler les perceuses, les scieuses, les raboteuses et vous grincez des dents en vous cachant les oreilles. Tout à l'heure, avec Jean-Luc Rieder, nous sommes allés à l'atelier vide du Raccot. Il a enregistré nos pas qui marchaient dans le silence.

Du village au lotissement ? :

L'hôpital ne cesse de se transformer, les sons ne cessent d'évoluer. Le grand mouvement de déshospitalisation est un bienfait, même s'il a détruit au passage la vie communautaire qui était l'œuvre conjointe des religieuses, des divers employés et des patients. Ensemble, ils formaient une communauté de vie et de destin sur le site de Malévoz. En abandonnant la vie communautaire, l'hôpital a perdu le contact avec les rythmes sociaux qui scandaient le temps. Si le mouvement se poursuit, les relations possibles sur le site se réduiront au lien des patients avec les soignants et l'équipe hôtelière.

Plus personne n'habite ici. Malévoz n'est plus un village, c'est un lotissement de six pavillons, six unités de soin. La vie s'est rétractée dans les unités qui sont comme autant de maisons posées dans un parc, reliées entre elle par un labyrinthe de routes et de chemins. Ce qui s'y passe, dans le colloque singulier entre le patient et le soignant, demeure mystérieux à celui qui regarde les façades.

Je suis à l'extérieur, je me promène dans le site, envahit par les espaces indéterminés. L'histoire du lieu se perd dans le silence comme un livre dont l'encre s'efface. Malévoz, c'est Ballenberg, pour ceux qui connaissent ce musée

de la construction rurale dans le canton de Berne. Le site rappelle dans ses formes une psychiatrie qui a disparu, qui s'est matérialisée en constructions et reconstructions, puisant ses sources aussi bien dans l'esthétique alsacienne, le chalet en bois vernaculaire, la chapelle, la cafétéria, la salle de sport, la halle industrielle, le couvent et la caserne, l'hôtel.

La psychiatrie d'aujourd'hui n'a plus besoin dans son fonctionnement des bâtiments au fondement de la vie communautaire. Et c'est tant mieux. Il faut cependant accepter le constat du vide et observer le silence qui s'en dégage pour comprendre que certains patients peuvent se sentir à leur tour abandonnés comme les bâtiments vidés de leur substance, sans fonctions, comme échoués. Les espaces indéterminés contribuent à diffuser un sentiment d'être à la marge, le sentiment d'être inutile. De plus, les soins n'occupent qu'une partie de l'espace et une parcelle du temps du patient. La journée du malade est morcelée, elle alterne des rencontres avec l'équipe médico-soignante et de longs moments pauvres de sens et riche de désœuvrements. La psychiatrie qui a du être optimisée par la gestion des ressources a appauvri les liens sociaux des patients et réduit la vie culturelle. L'esprit du lieu est teinté à la mélancolie. Pour soigner, il faut prendre soin de l'hôpital, dans son histoire, ses lieux, ses espaces réels et imaginaires. Il faut que l'espace de l'hôpital soit intégré et colonisé par la ville. L'ouverture de l'hôpital vers la ville a été un succès, il s'agit aujourd'hui d'inverser le flux. La ville doit venir s'y installer. Les cris et les chuchotements de la psychiatrie doivent participer à la rumeur de la cité. Et vice versa.

Gabriel Bender
Sociologue
Chef du service socioculturel